

Vu de Pro-Fil



N°9

automne 2011

Dossier : Et maintenant on va où ?

Vu de Pro-Fil

SIÈGE SOCIAL :
40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

SECRETARIAT NATIONAL :
390 rue de Fontcouverte - Bât. 1
34070 Montpellier

Tél./Fax : 04 67 41 26 55
secretariat@pro-fil-online.fr
www.pro-fil-online.fr

DIRECTEUR DE PUBLICATION : Alain Le Goanvic
DIRECTEUR DÉLÉGUÉ : Jacques Vercueil
RÉDACTRICE EN CHEF : Waltraud Verlaguet
RÉALISATION : crea.lia@orange.fr

COMITÉ DE RÉDACTION :

Jacques Agulhon
Maguy Chailley
Arielle Domon
Jean Domon
Alain Le Goanvic
Martine Roux-Levain
Jean Lods
Jacques Vercueil
Nicole Vercueil
Waltraud Verlaguet
Arlette Welty-Domon

ONT AUSSI PARTICIPÉ À CE NUMÉRO :

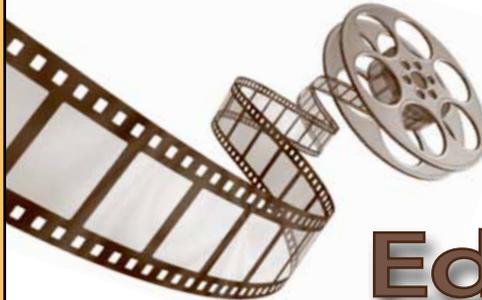
Françoise Lods
Jean-Michel Zucker

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 numéros : 15 €
Etranger : 18 €

Impression SunGrafik
RD 562 - Plan Oriental
83440 Montauroux
ISSN : 2104-5798

Date d'impression : 09 Septembre 2011
Dépôt légal à parution

Publié avec le soutien de
l'Église Réformée de France
et de MEROMEDIA-fondation Bersier.



Edito

PRO-FIL : PROMOUVOIR LES FILMS

C'est, par le nom même de notre Association, une autre manière de concevoir notre action dans le domaine du cinéma. Outre que Pro-Fil signifie également : Protestants filmophiles !

Notre revue n'est pas, à proprement parler, une 'Revue de Cinéma', mais nos rédacteurs s'expriment sur les films, donnent leurs avis et analyses.

Il y a par ailleurs les Fiches de critiques de films qui sont mises en ligne, à la fois sur le site protestants.org et sur le site pro-fil-online. Il se dégage de ces textes des préférences marquées ou des réserves, parfois même des désaccords évidents !

Un intéressant débat a été amorcé sur le Site à propos et à partir du film de Terrence Malick *The Tree of Life* (Palme d'Or à Cannes). Il est bon de s'y référer, il témoigne d'un effort exemplaire de réflexion sur la pratique de la 'critique de films' dans les diverses publications de Pro-Fil. Car ces prises de position nous engagent. Il faut en prendre la mesure.

Alain Le Goanvic



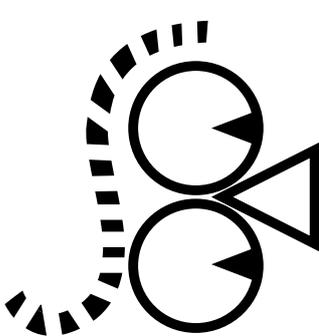
Isabelle Huppert dans *White Material* de Claire Denis.

Quelque part en Afrique, dans une région en proie à la guerre civile, Maria refuse d'abandonner sa plantation de café avant la fin de la récolte, malgré la menace qui pèse sur elle et les siens. (Voir fiche du film sur le site).

Sommaire

N°9 – Automne 2011

Pro-Fil



Profil image d'un visage
humain dont on ne voit
qu'une partie au regard
dans une certaine direction.
Protestant, film moche, un
regard ni tiers sur le cinéma.

Couverture : Nadine Labaki dans
Et maintenant on va où ? film qui il-
lustre à la perfection notre dossier

- 2 Edito
- 3 Du Nord au Sud
PLANÈTE CINÉMA
- 4 *Le gamin au vélo*
- 5 Jury du FID, Marseille 2011
- 6 Parmi les festivals
- 7 Interview avec Olivier Père
- 8 On peut ne pas aimer *This must be the place*

DOSSIER : ET MAINTENANT ON VA OU ?

- 9 Femme(s) et religion(s)
La paix en ligne de mire
- 11 La femme dans le cinéma
- 12 Les femmes dans le western
- 13 Les victimes de la religion
- 14 La religion mise à distance par les femmes
- 15 **Le coin théo :**
Les femmes et les religions

DÉCOUVRIR

- 16 Cinéma et réconciliation
- 17 Le cinéma indien

PRO-FIL INFOS

- 19 Informations diverses

A LA FICHE

- 20 *Agora*

Du Nord au Sud ...

Alsace / Strasbourg

Patricia Rohner-Hégé
Jdphege@aol.com

Haute Garonne / Toulouse

Le Moulin du Riou
31410 Noé
Tél : 05 61 87 35 86
frederic.laville@wanadoo.fr

Ile de France / Paris

Jean Lods
Tél : 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Bouches du Rhône / Marseille

Paulette Queyroy
Tél : 04 91 47 52 02
profilmarseille@yahoo.fr

Hérault / Montpellier

Groupe 1 :
Etienne Chapal
Tél : 04 67 75 74 86
jechapal@modulonet.fr

Ile de France / Issy-les Moulineaux

Christine Champeaux
Tél : 01 46 45 04 27
Christine.champeaux@orange.fr

Drôme / Dieulefit

Daniel Saltet
Tél : 04 75 90 64 05
saltet.daniel@wanadoo.fr

Groupe 2 :
Jacques Agulhon
Tél : 04 67 42 56 04

Var / Fayence

Waltraud Verlaguet
Tél : 04 94 68 49 35
waltraud.verlaguet@gmail.com

Le gamin au vélo

de Jean-Pierre et Luc Dardenne (Belgique 2010)

avec Cécile de France, Thomas Doret, Jérémie Rénier



Cécile de France et Thomas Doret dans *Le gamin au vélo* des frères Dardenne

Les Dardenne n'ont jamais fait dans l'hilarité. Indifférents à bien des choses, ils tracent leur chemin à travers les drames de notre temps, mais pour les focaliser dans les conflits (les rédemptions ?) de personne à personne. Ils ne font pas non plus dans la tiédeur. Leurs écritures, face aux pires avatars, révèlent toutes beaucoup de caractère : poussière d'espoir dans un firmament de détresse.

UN VÉLO POUR PÈRE

Cyril, à peine adolescent, a un père. Mais celui-ci l'a confié aux bonnes œuvres, puis déménage sans laisser d'adresse. Il est clair que ce rejeton ne l'intéresse plus ; Cyril fait alors l'apprentissage de la pire des douleurs, aggravée du fait que son vélo, sa seule raison de vivre, a été subtilisé par le père avant qu'il ne disparaisse à sa vue. Cyril 'pète les plombs', environné d'adultes de bonne volonté mais dépassés par la situation... jusqu'à ce qu'une jeune coiffeuse, Samantha, bienveillante à ses moments perdus (si l'on peut dire !) le prenne sous son aile. Commence un long apprentissage pour l'acclimater, pour le protéger du mauvais voisinage des dealers qui veulent en faire une petite main

dévouée à leur cause. Apprentissage ponctué d'échecs douloureux car, en un premier temps, Cyril ne sait répondre à cette affection naissante qu'on lui porte, que par l'ingratitude, l'agressivité, la colère. Et, tout au long du film, ce ne sont qu'équipées à vélo, vélo retrouvé, ce vélo exutoire de toutes les détresses, de ce déni de paternité auquel l'enfant ne saurait se résoudre.

QUAND VOUS FAITES QUELQUE CHOSE À L'UN DE CES PETITS

Les Dardenne n'aimeraient surtout pas qu'on parle, à leur propos, de dimension morale. Et pourtant ! Comment l'appeler autrement, alors que la filiation est dépourvue de tout sens, cette affection progressive de Samantha, au cœur 'gros comme ça' - au point, mise au pied du mur, de laisser partir le compagnon qui ne peut s'accommoder d'un partage (car la jeune femme héberge, chaque week-end, son petit protégé). Le parcours est long, de ce petit sauvage, imprévisible, nerfs et cœur à vif, jusqu'à l'aveu final : « Je veux rester tout le temps avec toi ». Connaissant le couple des réalisateurs, on ne saurait être surpris de la maîtrise avec laquelle ils ont campé le jeune Cyril. Plus surprenant, car plus en nuances, le traitement du personnage de Cécile de France, *mater dolorosa* au-delà de toute maternité et inépuisable sujet de commentaires bibliques : « quand vous faites quelque chose à l'un de ces petits, c'est à moi que vous le faites... »¹ Enfin, on n'ignore pas la répulsion des auteurs pour ces 'scories musicales' qui n'apportent pas grand-chose à l'image quand elles ne la dénaturent pas. Ils les ont longtemps bannies, mais ils en usent ici avec une parcimonie saisissante, quelques notes de Beethoven, toujours les mêmes, autant de ponctuations qui structurent quelques étapes clés du récit : une belle leçon de plus...

Jacques Agulhon

¹ Mt 25, 40.

Jurys du FID, Marseille 2011

Le soin pris à sélectionner les films projetés dans les festivals est sans commune mesure avec la médiocrité des programmes dont les distributeurs saturent la plupart des salles. Bien sûr, il faut être là au bon moment pour profiter d'un festival, mais la richesse sans cesse croissante des médiathèques, des retransmissions TV, des catalogues DVD ou VàD élargit à une audience chaque jour plus étendue la pertinence de ces belles vitrines cinématographiques.

C'est ainsi que le Festival International du Documentaire de Marseille (22^e édition ; voir aussi *La Lettre de Pro-Fil* N° 52) proposait dix douzaines de films : par moitié plus courts ou plus longs qu'une heure ; un gros tiers de films français, et les autres de 26 pays ; première projection pour la plupart, sauf quelques rappels, voire exhumations ; des documentaires en effet pour la compétition (films français et internationaux), mais des fictions aussi dans les programmes parallèles ('autre histoire du cinéma Mexicain', 'souffrance et cruauté', 'portraits croisés', 'en chantier', 'conversations secrètes' et 'sentiers'). Le site *pro-fil-online* a mis en ligne des commentaires à chaud sur une quarantaine d'entre eux.

Au final, pas moins de treize films du FID Marseille ont été récompensés cette année par un prix ou une mention, qu'ont attribués neuf jurys différents. Certains de ces jurys sont inhabituels : il peut être intéressant de comprendre leurs motivations.

Le Jury Marseille Espérance nous touche de près, puisqu'il regroupe des membres de sept régions ou communautés présentes à Marseille. Il a récompensé le film *Just shoot me** de Cláudia Nunes (Brésil 2010, 1h07) sur les enfants des rues brésiliens. Mais que signifient, par exemple, le Prix des Médiathèques, celui du Groupement national des cinémas de recherche (GNCR) ou le Prix Renaud Victor ?

Trois jurés choisissaient, cette année, le lauréat du Prix des Médiathèques. En provenance de régions et de structures diverses (Vosges, région parisienne, Orléans ; mission départementale d'appui aux petites bibliothèques, gestion d'un fonds de films documentaires, médiathèque publique), ils élisent leur favori parmi une sélection préalable des films en compétition, selon le filtre 'transmission et médiation'. L'oeuvre primée sera soutenue auprès

de l'ensemble des médiathèques, ce qui est une promotion non négligeable pour un film.

Le Prix du GNCR a été attribué par deux directeurs de salles Art et Essai (Amiens et La Garde) et une représentante de l'Institut de l'image (faculté d'Aix-en-Provence). Le GNCR regroupe un réseau de plus de 250 salles, qu'intéresse au FID la vitrine du documentaire.



Soad Hosni dans *Les trois disparitions* de Soad Hosni de Rania Stephan

Ces deux jurys se sont rencontrés dans l'attribution de leurs Prix à un film historique et engagé, *Spectres** de Sven Augustijnen (Belgique 2011, 1h42), enquête sur l'assassinat de Patrice Lumumba.

Quant au Prix Renaud Victor, il porte le nom de l'auteur du documentaire *De jour comme de nuit* (France, 1991) qui passa deux ans, jours et nuits, avec les détenus de la maison d'arrêt des Baumettes à Marseille. Il est attribué par un jury volontaire de détenus de cette prison, qui ont visionné, à l'intérieur de l'établissement, une sélection des films en compétition. Leur choix s'est porté cette année sur *Les trois disparitions de Soad Hosni** de Rania Stephan (Liban 2011, 1h10), évocation de l'actrice égyptienne par un montage d'images de ses films.

Nicole et Jacques Vercueil

* Film commenté sur le site *pro-fil-online*

PARMI LES FESTIVALS

Le Festival de la Rochelle 2011

Le *Festival International du Film de La Rochelle* réussit depuis de nombreuses années la gageure de passionner aussi bien les cinéphiles qu'un large public moins spécialisé. Refusant le système des jurys, ses organisateurs proposent des rétrospectives de l'œuvre intégrale de cinéastes historiques ; des hommages en leur présence à des cinéastes jeunes ou moins jeunes ; une sélection de films marquants restaurés ou en avant-première ; enfin des initiatives originales



Portrait Mahamat-Saleh Haroun

comme un programme spécifique pour les enfants, des ateliers pédagogiques avec les lycéens et une nuit blanche cinématographique de clôture suivie d'un petit déjeuner offert sur le vieux port !

La 39^{ème} édition de ce festival, du 1^{er} au 10 juillet 2011, n'a pas démerité et la qualité du programme a parfois obligé le spectateur à faire des choix

douloureux. S'il a pu redécouvrir les 16 films très (trop ?) britanniques de David Lean (1908-1991), il aura surtout pu voir ou revoir avec bonheur, accompagnés par les improvisations pianistiques brillantes de Jacques Cambra, les gags jamais répétitifs et géométriquement impeccables que le génial Buster Keaton, l'homme qui triomphe de son destin, déploie dans ses 12 longs métrages (1923-29).

La rencontre du tchadien Mahamat-Saleh Haroun et de ses courts et longs métrages a permis de mesurer le rôle de premier plan qu'il joue pour le cinéma africain contemporain.

Il a été donné aussi au festivalier d'être ébloui par la cinématographie mystérieuse et dérangement, mais d'une poésie si troublante, du français Bertrand Bonello ; et de voir son imaginaire sollicité par les 5 longs métrages insolites du chef de file du nouveau cinéma québécois, Denis Côté. Modeste mais riche en talents - écrivain, dessinateur, conteur, voyageur, et surtout homme de cinéma - Jean-Claude Carrière a collaboré au scénario de très nombreux films et vécu, on le sait, dans l'intimité de Luis Bunuel : sa présence et 25 de ses films ont accompagné le festival, tandis qu'une exposition lui était consacrée à la médiathèque de la ville.

Jean-Michel Zucker

Festival du film de Munich (24 Juin au 2 juillet 2011)

A Munich il n'y a pas de jury oecuménique, mais un jury réunissant différentes sensibilités religieuses, organisé par l'Interfilm-Académie qui est membre d'Interfilm, tout comme Pro-Fil.

Ce jury décerne chaque année le 'One Future Prize' à un film mettant en scène une problématique particulièrement importante pour l'avenir commun de l'humanité.

Le One-Future-Preis 2011 est décerné à *Cairo Exit* (Egypte/Allemagne 2010) de Hesham Issawi.

Un prix d'honneur est attribué de façon posthume à Juliano Mer Hamis pour l'ensemble de son oeuvre.

Consultez
l'article sur
le site



Prix des jurys oecuméniques

Festival international du film de l'enfant et de la jeunesse Zlin, 29 mai au 5 juin

. Section « adolescents » : *Hold Me Tight* de Kaspar Munk, Danemark 2010

. Section « enfants » : *The Liverpool Goalie* de Arild Andresen, Norvège 2010

Festival International Film d'Erevan (Yerevan), 11 au 17 juillet 2011

. *Europolis* de Cornel Gheorghita (Roumanie/France 2010)

. Mention spéciale : *Steel Gates* de Armen Khachatryan (Arménie 2010)



Adriana Trandafir dans *Europolis*

Consultez
les pages
des jurys
sur le site



46^e Festival International du Film - Karlovy Vary 1 - 9 juillet 2011

- . *Die Unsichtbare (L'invisible) (Crack in the shell)* de Christian Schwochow, Allemagne 2011, 113 min.
- . Mention spéciale à *Roméo Onze (Romeo 11)* de Ivan Grbovic, Canada 2011, 89 min.

64^e Festival international du film Locarno 3-13 août 2011

- . *Vol spécial* de Fernand Melgar, Suisse 2011
- . Mention spéciale pour le film *Onder ons* de Marco van Geffen, Pays Bas 2011
- . Deuxième mention spéciale au film *Abrir puertas y ventanas* de Milagros Mumenthaler, Argentine / Suisse 2011



Stine Fisher Christensen dans
Die Unsichtbare

Interview avec Olivier Père

Directeur artistique du festival international de Locarno

VdP. Quelle différence il y a-t-il pour vous entre votre travail pour Cannes et votre travail ici ?

Ce sont deux endroits très différents. Je pense que mon regard, ma passion et surtout ma façon de travailler au niveau de la sélection des films sont les mêmes... La Quinzaine des réalisateurs est une section parallèle de Cannes que j'ai dirigée pendant six ans, où il s'agissait de sélectionner vingt films. Et c'est à peu près tout ce qu'on me demandait... Locarno, c'est un grand festival international, donc il y a évidemment beaucoup plus de choses à gérer, à la fois sur le plan de l'organisation, la gestion humaine et la gestion artistique, et puis il y a beaucoup de sections, de programmes, d'hommages à sélectionner. Mais... sur la vision du cinéma, sur les idées du cinéma, sur l'ambition qu'on a de porter un certain type de cinéma d'auteur à défendre, je pense que la ligne est quand même assez proche. Locarno a toujours été le festival de la découverte, de la révélation de jeunes auteurs, une certaine défense et illustration du cinéma indépendant de recherche. Mais Locarno est aussi un grand festival pour tout le cinéma et pas seulement pour le cinéma d'auteur comme l'était la Quinzaine. Il y a aussi une dimension plus grand public et populaire avec la *Piazza grande*... Donc la partie non compétitive est ce qui fait la différence entre Locarno et la Quinzaine. Il n'y a aucune autre endroit du monde, je pense, qui demande le même travail de programmation, parce qu'il faut gérer à la fois avec nos envies, nos désirs, et être aussi très sensible à ce qui peut être bien reçu ou mal reçu par le public : parce que c'est une responsabilité que de porter un film sur la *Piazza*, on ne peut pas se permettre de le mettre en danger.

*Locarno est le festival
de la découverte*

VdP. Parfois on dit d'un film qui est présenté : « Il vient d'être terminé la semaine dernière ». Alors comment faites-vous pour le sélectionner, puisque vous n'avez pas pu le voir ?

Ah, si, si, si ! En fait les programmeurs envoient neuf fois sur dix des films qui ne sont pas terminés. Ils sont en post-production : c'est-à-dire, le film est là, dans sa forme définitive, mais il n'y a pas eu tout le travail sur l'étalonnage, sur le mixage, sur les effets spéciaux...

VdP. En fait je pensais que peut-être pour certains réalisateurs, vous leur faites confiance.

Ah, non, non, il n'y a aucun film qu'on invite sans l'avoir vu. Même si on connaît très bien le réalisateur, même si on admire son travail, même si on est très excité de voir son nouveau film, on le voit... On ne peut pas prendre la responsabilité d'envoyer comme ça sur l'écran un film qu'on a pas vu.

VdP. L'année dernière j'étais très impressionnée par l'accueil que vous avez bien voulu réserver au Jury œcuménique et je me demandais si vous le connaissiez déjà quand vous étiez encore à Cannes.

Bien sûr, le Jury œcuménique, je connais son histoire... J'ai des souvenirs de prix du Jury œcuménique très connus, enfin je connais surtout Cannes... J'étais moi-même journaliste pendant quelques années et proche de la critique internationale, et j'attendais toujours de savoir quel film allait avoir le prix du Jury œcuménique à Cannes...



Olivier Père

Voir la vidéo de
l'interview sur
le site



Propos recueillis par Waltraud Verlaquet

On peut ne pas aimer *This must be the place*

CHAMP - CONTRE-CHAMP

La première partie traîne en longueur et fait se poser la question « où allons-nous ? » Etait-il nécessaire de donner à cette ancienne star du rock un look aussi excentrique, comme si elle s'apprêtait à entrer en scène ? Or elle n'y rentre plus, en scène, et depuis fort longtemps. On nous signifie que l'abandon de sa carrière par Cheyenne est motivé, entre autres, par le fait que sa musique a, autrefois, poussé au suicide deux adolescents, sur la tombe desquels il vient se recueillir régulièrement. Mais son look grotesque ne semble pas signifier un réel abandon de son 'idéologie' musicale. On ne croit guère non plus à la plausibilité de son union avec la femme la plus simple et 'normale' qui soit, aussi bien dans son apparence physique que par son tempérament optimiste et positif.

Lorsque Cheyenne entreprend son retour aux USA pour les obsèques de son père, se dessine l'espoir qu'enfin un récit original va prendre corps. Hélas, on va se retrouver dans un déroulement narratif assez convenu : le héros décalé va



This Must Be The Place de Paolo Sorrentino (prix du Jury œcuménique à Cannes) est un film étonnant : un objet bizarre, inattendu, curieusement construit. Il suscite autant l'émotion que la réflexion.

Au coeur du film : Cheyenne, superbement interprété par Sean Penn. Cheyenne fait son entrée sur l'écran comme on construit un puzzle : pièce par pièce. D'abord les ongles, vernis de rouge sombre. Puis les lèvres, fardées, fatiguées. Enfin un œil, noirci au mascara. La caméra recule : nous découvrons une étrange tignasse noire et le visage apparaît alors, tragique sous le maquillage. Homme ou femme ? La mince silhouette, dissimulée sous des vêtements noirs informes, et qui descend lentement un escalier monumental, est bien celle d'un homme. Un homme au visage douloureux, au regard d'enfant. Un ancien rocker de 50 ans au look 'gothique', tel un adolescent triste. Un homme en deuil.

Le film nous dérouté fréquemment. C'est un film *disloqué, déconstruit*, à l'image du personnage central, *disloqué, déconstruit*. C'est un film qui interroge : un film sur la quête. La quête du père : du sens.

Que sait-on de Cheyenne ? Son père l'a rejeté 35 ans plus tôt : il ne voulait pas d'un fils maquillé, décadent. Rupture. « Il ne m'aimait pas » dit

parvenir, grâce à un voyage un peu erratique, à une sorte de paix intérieure, après avoir fait quelques rencontres prévisibles. Mais c'est en restant sans cesse à l'extérieur de la subjectivité des personnages, de Cheyenne en particulier. Lorsqu'il renonce à la vengeance, ou du moins la proportionne à l'offense subie (une humiliation) est-ce grandeur d'âme ou sentiment de l'aspect dérisoire qu'elle prendrait par rapport aux événements auxquels elle renvoie ? On ne le saura pas. Peut-être aura été déterminante la rencontre précédente avec le petit-fils du nazi poursuivi, qui lui demande de lui jouer un air à la guitare. Cet air sera la chanson *This Must Be The Place*.

Maguy Chailley



Sean Penn et Frances McDormand dans *This must be the place* de P. Sorrentino

doucement celui qui est allé chercher dans le monde des Rockers la reconnaissance enivrante de la scène. Mais la reconnaissance du père ? L'amour du père ? C'est à la mort de celui-ci que Cheyenne découvre son secret : Auschwitz et son cortège d'humiliations. Puis le brûlant désir de vengeance qui a consumé toute la vie de cet homme.

Cheyenne part à la recherche du geôlier de son père. Commence alors un *road movie* à travers les vastes étendues d'Amérique du Nord : Sorrentino filme superbement la lumière et l'immensité, les motels, les pompes à essence, les bars, comme on brosse une toile. Et que dire de l'émotion quand nous voyons Cheyenne, non pas accomplir la vengeance attendue, mais la 'déplacer' par un geste inattendu qui met fin à la violence et instaure la réconciliation, l'espérance.

Un vieux juif, chasseur de nazis, dit doucement à Cheyenne : « Ton père t'aimait. Il me l'a dit. » A partir de là, Cheyenne peut prendre place dans la société des hommes : c'est la surprise du dernier plan...

Françoise Lods

Femme(s) et religion(s)

Un titre de film nous sert de titre pour notre dossier, tant il exprime à la perfection la substantifique moelle. Nous avions déjà réfléchi à la femme dans le cinéma dans un Théma mais c'était pour explorer le regard jeté sur le deuxième sexe dans le cinéma et la Bible, alors qu'ici nous nous intéressons plutôt au rôle joué par les femmes, notamment dans les films de genre (avatars religieux?) et par rapport à la religion. Le couple femme/religion nous a semblé en effet révélateur de l'évolution de nos sociétés actuelles, d'une mise en question des schémas traditionnels pour ouvrir de nouvelles perspectives. Le titre se dit sous forme interrogative, car tout est mis en question comportant l'incertitude du chemin à suivre, à l'image des femmes du film à l'entrée du cimetière. Espérons que l'issue des révolutions actuelles sera aussi jubilatoire que la fin du film !

Waltraud Verlaquet

La paix en ligne de mire

ET MAINTENANT ON VA OÙ ?

de Nadine Labaki

Cette interrogation, titre de ce dossier, est aussi, en clôture du film, celle de quelques hommes, un cercueil sur les épaules, qui tournent, indécis devant les deux parties d'un cimetière.

Le film de Nadine Labaki, qui porte ce titre, nous confronte à cette évidence : l'absurdité d'une ségrégation entre les morts pour des motifs religieux. Et, comme conséquence immédiate, se pose la question : et entre des vivants ?

« JE VAIS VOUS RACONTER UNE HISTOIRE »

Au début du film ces mots placent ce petit village dans un pays imaginaire, où se trouvent un cimetière, une église et une mosquée. Justement une procession de femmes, vêtues de noir, visages douloureux, à la main les portraits de leurs maris ou de leurs fils décédés dans une guerre fratricide, se dirigent vers le cimetière et là se séparent, les unes à droite, les autres à gauche, vers les tombes ornées de croissants ou vers celles portant des croix.

Les hommes, eux, se retrouvent habituellement au café tenu par Madame Amal (prénom qui signifie 'la paix' en arabe), une chrétienne (interprétée par Nadine Labaki) qu'on devine veuve et secrètement amoureuse de Rabih (Julien Farhat), le peintre musulman qui s'éternise dans les travaux de réfection du bar. Des quolibets bienveillants sous-entendent que ce sentiment doit être partagé.

Plusieurs fois par semaine, deux adolescents en vélomoteur traversent le pont, fortement endommagé par une mine, qui relie le village au reste du monde, pour y faire les emplettes de chacun. Les femmes, alors, se rendent à l'unique boutique tenue par la mère d'un des motocyclistes pour s'arracher les nouveautés. Une certaine harmonie semble régner entre les habitants.

Cet isolement protecteur est bientôt rompu par une vieille télévision qui rapporte les accrochages inter-confessionnels dramatiques qui se déroulent dans d'autres communautés voisines. Les hommes, prompts à s'enflammer, tiennent réunion, les uns dans la mosquée, les autres chez un chrétien, pour se déterminer à l'action. Des armes sont préparées, cachées. Affolées, les femmes se concertent, oubliant leurs petites rivalités, en un groupe soudé devant la menace, et se mettent à inventer des stratagèmes, mode de survie de qui n'a aucun pouvoir. Des trois idées successives qui vont germer, seule la dernière sera efficace, mais pour combien de temps ?

UNE COMÉDIE DÉBORDANTE DE VIE

La place du cimetière dans les premières et les dernières images du film pourrait suggérer un drame lourd et désespéré. Au contraire, le côté fable, le ton léger de comédie musicale, le dynamisme et l'inventivité de ces femmes au verbe libre et imagé (qui ont déjà séduit dans le premier film de Nadine Labaki, *Caramel*), nous font basculer à plusieurs reprises vers la complicité et rire de bon cœur. Khaled Mouzanar, compagnon de

vie de la réalisatrice, et compositeur de la musique du film, raconte que ce passage fréquent du rire aux larmes à de courts intervalles a été très délicat à traiter musicalement : le défi était de rentrer dans l'émotion des gens, ce qu'il paraît avoir parfaitement réussi.

Des danses aussi animent la joie de vivre des protagonistes. La chorégraphie, sobre mais touchante car écrite pour des personnes souvent mûres, rappelle celle de Pina Bausch dans *Kontakthof pour dames et messieurs après 65 ans*.

Ces femmes évoluent dans un espace bien limité : celui du village isolé. Le reste du monde paraît décalé, imaginaire, comme porteur d'une menace indéfinie. Toutes l'ont connu mais n'en parlent que dans l'excitation joyeuse des commandes d'emplètes, de peur de réveiller d'anciennes catastrophes.

L'ORIGINE DU FILM

« L'idée de ce film est partie d'une flambée de violence le 7 mai 2008 au coeur de Beyrouth. Les combattants du Hezbollah fondent sur le centre commerçant de la ville et prennent contrôle de ses rues pendant quelques heures. Je venais tout juste d'apprendre que j'étais enceinte : je me suis demandée jusqu'où j'irais pour protéger mon enfant. Et je sais que j'irais très loin. »

C'est ce que Nadine Labaki confie à l'A.F.P. au Festival de Cannes où son film a été perçu comme

la révélation d'un nouveau style militant, plein d'humour et de joie de vivre.

Elle a parcouru les villages du plateau libanais, effectuant ses repérages et recrutant ses acteurs, presque tous amateurs et convaincants. Elle choisit même de donner à un chrétien le rôle du cheikh et à un musulman celui du prêtre maronite. C'est elle qui interprète le rôle d'Amal.

COMMENT PESER CONTRE LA VIOLENCE ?

La référence à *Lysistrata* d'Aristophane est évidente. Il s'agit de regrouper les femmes de tous les camps pour agir contre les conflits : la femme donne la vie, elle ne peut se résoudre à la guerre. Mais, alors que *La source des femmes*, de Radu Mihaileanu, film présent aussi à Cannes, reprend le moyen de pression des femmes de la pièce d'Aristophane, le film de Nadine Labaki partage son but : la recherche de la paix. Par contre, des ruses différentes seront envisagées, toujours dans l'urgence, à l'arrivée d'événements nouveaux. Chacune d'elles donne matière à de nombreux gags et quiproquos. Ce foisonnement d'astuces, même aux moments les plus dramatiques, stimule notre curiosité et alimente notre plaisir. On retiendra, en particulier, la scène où les jeunes danseuses ukrainiennes recrutées pour faire diversion aux préoccupations masculines, après des séances de bronzage en tenues légères, se retrouvent couleur de homards au court bouillon, ou bien cette sorte de joute de sous-entendus entre Amal et son soupirent, où la jeune femme veut (et ne veut pas...) faire héberger l'une des jolies blondes à peau rouge par Rabih.



Et maintenant on va où ? de Nadine Labaki

Outre un accueil chaleureux du public, *Et maintenant on va où ?* qui figurait à Cannes dans la compétition 'Un certain regard', a obtenu une Mention du Jury œcuménique justifiée en ces termes :

« ... Avec beaucoup de finesse et de tact, Nadine Labaki réussit une fable poétique en équilibre délicat entre comédie et tragédie, suscitant une émotion tournée vers l'espoir ».

Finesse et poésie sont aussi partagées par ces villageoises dans leur imagination débridée pour retrouver l'harmonie.

Nicole Vercueil

La femme dans le cinéma

d'Hollywood à Fellini

HOLLYWOOD :

Le public, habitué aux stéréotypes des genres (western, policier, comédie, épopée...) s'attendait ainsi à trouver le monde s'accordant à son désir profond d'illusion et de rêves. La vision de la femme, de l'idéal féminin (beauté physique et morale) ou de son contraire (la femme fatale, la garce, la prostituée), le rôle que l'on attend d'elle dans le récit filmique, se confondent avec la figure de la star. Ainsi, Marlène Dietrich dans *L'Impératrice rouge* (1934) ou Vivien Leigh dans *Autant en emporte le vent* (1939). *L'ange bleu* de Sternberg (1929), un des premiers films créant le mythe de la femme fatale au cinéma, est le récit d'un très digne professeur découvrant la sexualité dans les bras d'une chanteuse de cabaret, aux cuisses dénudées. Variations sur un thème, la femme c'est la perte, que l'on retrouve dans *Gilda* (Charles Vidor 1946), *Assurance sur la mort* (Billy Wilder 1944), *Le grand sommeil* (Howard Hawks 1946).

ÉVOLUTION DE LA VISION DE LA FEMME :

Sorti du 'star system', où la femme est en quelque sorte 'déréalisée', le cinéma développera une image de la femme plus réelle, vivante, montrant ses multiples visages, sa fragilité, souvent sa situation de victime. Un exemple serait Blanche DuBois, jouée par Vivien Leigh, dans *Un tramway nommé désir* d'Elia Kazan (1950). On est en plein Actor's Studio, la psychologie profonde des acteurs est sollicitée. Les femmes ont une existence à part entière devant les hommes. John Cassavetes ira encore plus loin dans les années 70. À l'autre bout du monde, une voix s'élève pour dénoncer l'exploitation de la femme. C'est celle du cinéaste japonais Mizoguchi, chantre de la femme meurtrie, qui n'aura de cesse de dénoncer le machisme et les mécanismes de l'exploitation, par exemple dans *La vie d'Oharu, femme galante* (1952), *Les amants crucifiés* (1954).

LE NÉO-RÉALISME ITALIEN :

Avec Rossellini apparaît une nouvelle vision de la femme, dans un film majeur, *Stromboli* : une femme mariée à un homme frustré et violent trouve sa vérité profonde. Anna Magnani déjà, dans *Rome, ville ouverte* ou encore

Silvana Mangano dans *Riz amer* (Giuseppe de Santis-1949), sont des figures féminines actives.

ANTONIONI ET BERGMAN, LA FEMME (ENFIN) DANS TOUTE SA COMPLEXITÉ

Ils ont définitivement placé la femme au centre de leurs préoccupations cinématographiques. Sensibles et réactives au monde qui les entoure, Giuliana du *Désert rouge* (1964) et Ida dans *Identification d'une femme* (1982) reçoivent les chocs de la vie moderne ; l'homme apparaît perdu devant cette nouvelle génération féminine. Bergman, cinéaste de l'introspection de l'âme humaine, nous a laissé des portraits inoubliables de femmes : *Monika* (1952), *Persona* (1966), *Sonate d'automne* (1978).

LA FEMME CHEZ FELLINI

L'épithète 'femme fellinienne' est bien connue : rotondités alléchantes, attitudes physiques provocantes et cerveau limité ! On pense à Anita Ekberg dans *La dolce vita*, ou à Magali Noël et quelques femmes de bordel dans *Armacord*. En fait, le regard de Fellini n'est jamais complaisant, c'est celui d'un moraliste. Pas de déviation voyeuriste, mais plutôt une réflexion acerbe sur le machisme obsessionnel de l'homme italien. *Casanova* (1976) en est la plus explicite illustration. Deux films retiennent plus notre attention : *Juliette des esprits* (1965) et *La cité des femmes* (1980). Avec *Juliette des esprits*, Fellini voulait « restituer à la femme une véritable indépendance, une dignité indiscutable et inaliénable ». Ce film exprimait une vision prophétique car en 1965 on ne parlait guère du féminisme. En proie à des visions et des rêves d'enfance, Juliette recherche son identité de femme usurpée. *La cité des femmes*, même univers magique, fantasmé, onirique. Snaporaz, incarné par l'acteur fétiche Mastroianni, va découvrir le monde féminin, chatoyant, mystérieux, inaccessible ! En référence à Jung, qui s'est beaucoup exprimé sur la figure féminine (*l'anima*) : « L'homme ne peut pas connaître la femme, parce qu'il y projette son côté obscur et inconnu. » (Fabrizio Borin). Émergence de la Femme : l'aventure continue...au cinéma !



Vivien Leigh dans *Autant en emporte le Vent*

Alain Le Goanvic

Dans un livre courageux et percutant (*L'Afrique noire est-elle maudite ?* Fayard, 2010), l'écrivain malien Moussa Konaté a analysé le lien entre le statut des femmes africaines, la malédiction qui les entoure, et le sous-développement. Il y qualifie la famille polygame... de « lieu de confiscation » de la parole et de la pensée de l'individu, et de « torture psychologique infligée non seulement à la femme mais à l'enfant » ... De nombreux travaux confirment que l'égalité hommes-femmes est un puissant démultiplicateur de développement.

Philippe Bernard dans *Le Monde* 27/07/2011

Les femmes dans le Western

La Nature reste l'élément essentiel du film de genre qu'est le western, inchangée du fait de la temporalité affirmée du récit, mais les codes ont dû s'adapter aux préoccupations contemporaines. La représentation de la femme a évolué dans le rôle qu'on lui réservait. A quoi bon une femme dans une histoire de violence, d'honneur ou de vengeance, sauf pour attiser ou condamner cette passion virile ? Au début, les caractères féminins sont calqués sur le bon et le méchant masculin : l'ingénue ou la prude, souvent blonde, et la femme émancipée ou de mauvaise vie, brune. Ainsi dans *Le train sifflera trois fois* (Fred Zinnemann 1952), Grace Kelly, image de droiture et de nobles intentions, s'oppose à la troublante et vénéreuse Katy Jurado face à Gary Cooper.



Joan Crawford dans *Johnny Guitare* de Nicholas Ray

ARTISTE ET ENTRAÎNEUSE

Puis les codes changent avec l'utilisation de la star féminine comme personnage atypique rivalisant avec le cow-boy traditionnel. C'est aussi l'apogée du western ! Artiste et entraîneuse, l'aventurière sait se défendre dans ce monde d'hommes et apprend à jouer de la gâchette. De Jayne Mansfield (*La Blonde et le shérif*, Raoul Walsh 1959) à Marlène Dietrich (*L'Ange des maudits*, Fritz Lang 1952), beaucoup d'actrices s'y essaient. L'unique apparition de Marilyn Monroe dans le western d'Otto Preminger (1954) est pour moi la quintessence de ce personnage féminin. Sous la tente qui sert de cabaret, elle semble être une victime attisant les convoitises, mais confrontée à la réalité elle s'arqueboute courageusement à la rame du radeau ballotté par la rivière rugissante. *La Rivière sans retour* marie admirablement la Nature, la Musique et la Femme pour nous offrir une image poignante du destin

insignifiant, mais forcément grandiose de ces êtres fragiles dans un univers trop sauvage pour eux. Marilyn presque sans maquillage, en jeans, complice avec le jeune Marc, fredonnant de sa voix suave à la guitare, donne une étincelle particulière au mythe de la 'Lady of the West'.

WESTERN AU FÉMININ

Arrive alors *Johnny Guitar* en 1954. Nicholas Ray a l'audace de féminiser le western et de révéler la part de violence chez la femme de l'Ouest américain, sans se référer à la figure légendaire de Calamity Jane.

Deux femmes s'y affrontent pour le pouvoir, mais aussi bien sûr par jalousie. La prude devient refoulée : Emma (Mercedes McCambridge) attise la haine des propriétaires terriens contre Vienna (Joan Crawford), la femme de mauvaise vie devenue femme d'entreprise. Le désir féminin régit les relations masculines et manipule le récit jusqu'au duel final, terrible règlement de comptes où les hommes s'excluent d'eux-mêmes, impuissants. Ce film visionnaire, d'abord ignoré, est devenu culte. Henri Agel considérait la scène finale où les deux anciens amants sortent de la cascade comme une renaissance, une catharsis cicatrisant la violence psychologique en correspondance symbolique avec la Nature.

EN 2010

En 2010 la femme réapparaît en marge du classique exercice cinématographique. Les frères Cohen l'utilisent comme contrepied de leur personnage principal : *True Grit* signifie 'Vraiment du cran' et cette expression correspond mieux à Mattie (Hailee Steinfeld), l'adolescente de 14 ans qui veut venger son père, qu'au chasseur de primes (Jeff Bridges) qu'elle a embauché, véritable gaffeur, alcoolique et borgne ! La petite est coriace et ne laissera pas tomber sans avoir atteint son but. Si elle nous fait sourire, elle prouve la perte définitive de l'innocence accordée au statut de femme, sans espoir de retour en arrière. *La dernière piste* nous offre enfin un western tourné par une femme, Kelly Reichardt, avec une femme dans le rôle principal. Dans le convoi de pieux colons sans héroïsme, elle donne une personnalité forte à Emily qui s'oppose à Meek, l'éclaireur hâbleur et vantard, censé guider les chariots dans le désert de l'Oregon. Meek a sa théorie sur le partage des sexes : la femme serait issue du principe du chaos, d'où peut naître la création, tandis que l'homme est issu du principe de destruction. Apparemment les hommes discutent et les femmes commentent en retrait, mais au final c'est Emily qui décide du chemin à suivre, et son mari Solomon (un nom de choix !) accepte la responsabilité de ses actes. Kelly Reichardt élargit le paysage en captant la réalité sonore du désert comme jamais dans un western, et elle donne à chaque personnage sa part féminine.

ELLE N'EST PAS MEILLEURE QUE L'HOMME

Il était temps que la femme assume sa présence dans l'Histoire et partage le Mal engendré par la violence, elle n'est pas meilleure que l'homme. Mais au cœur de la puissance cosmique de la Terre elle offre la perception qui est la sienne avec supplément d'âme.

Arielle Domon

Les victimes de la religion

LA RELIGION ÉCRIT LA MUSIQUE, ET L'HOMME MÈNE LE BAL

Telle est en somme la morale de toute une catégorie de films dans lesquels la femme apparaît comme victime d'une religion ou d'une tradition autoritaire, l'homme endossant le rôle d'agent exécuteur de ce que la loi présumée divine commande.

Cette oppression de la femme exercée par les rouages de tout un Etat, peu de films la font sentir avec une évidence aussi impressionnante que *Le Cercle* de Jafar Panahi (2000). A travers la rencontre de six femmes successives, chacune prenant le relais de l'autre jusqu'à ce que la boucle se referme, il donne de la société iranienne une vision conforme à son titre : une prison pour femmes, gardée par des hommes, d'où l'on a peu de chances de s'évader. Pour concerner le niveau individuel, la violence liée au poids de la tradition religieuse n'en est pas moins grande dans *L'étrangère*, film germano-turc de Feo Aladag (2010). Ici, une jeune femme turque veut quitter son mari, un homme violent qui la bat ainsi que son fils. Elle regagne l'Allemagne, mais la famille de son époux la poursuivra jusqu'à la mort. D'une tonalité moins brutale, mais, dans le fond, tout aussi sombre, *Samia* de Philippe Faucon (2000) raconte l'histoire d'une jeune fille de la banlieue marseillaise, immigrée de la deuxième génération, que sa famille contraint à adopter le mode de vie musulman traditionnel. Y a-t-il une résistance possible à cet état des choses ? Oui, mais elle est souvent à l'image de la situation : désespérée. Ainsi *Osama* de Siddiq Barmak (2004) est-elle une fillette d'Afghanistan qui, pour pouvoir survivre, se déguise en garçon... sous la menace constante de voir son subterfuge découvert. Autre vain rêve d'une jeune fille afghane : celui de Noghreh, dans *A cinq heures de l'après midi* de Samira Makhmalbaf (2003) ; dans un Kaboul post-talibans, fuyant l'école coranique, elle rêve de devenir présidente de la république. Plus réaliste, et en Tunisie cette fois, Khaled Ghorbal, dans *Fatma* (2001), met en scène une jeune fille énergique et têtue qui, violée par un cousin, décide de partir à Tunis et de prendre son envol.

D'AUTRES TRADITIONS

Mais les sociétés musulmanes n'ont pas le monopole de l'oppression des femmes. A preuve, *Kadosh* (Sacré) d'Amos Gitai (1999), qui se passe dans le quartier ultraorthodoxe juif de Jérusalem et qui est centré sur deux drames : celui de Meïr et Rivka qui doivent divorcer parce qu'ils n'ont pas d'enfant, et celui de Malka, une jeune femme à qui le rabbin veut imposer d'épouser son assistant,



Fatoumata Coulibaly dans *Mooladé* de Ousmane Sembène

Yossef. A preuve encore, mais côté chrétien cette fois : *The Magdalene Sisters* de Peter Mullan (2002). Cela se passe dans un couvent des sœurs de Marie-Madeleine, véritable bagne où, entre sévices corporels, travail harassant et discipline de fer, on reprenait en main les 'filles perdues'. Le pire étant que ce film s'inspire d'établissements réels dont le dernier n'a été fermé qu'en 1996 !

EN AFRIQUE

Les choses se présentent un peu différemment sur le continent africain. D'une part parce que le compost spirituel y est moins chimiquement pur et qu'à la religion importée se mêlent fréquemment des affluents issus de croyances locales. D'autre part parce que, bien souvent, loin d'être passives, les femmes africaines se battent contre la situation d'oppression qu'on veut leur imposer. Par exemple, dans *Moolaadé* du cinéaste sénégalais Sembène Ousmane (2004), une jeune femme, Collé, s'oppose à la coutume de l'excision des petites filles et entre en guerre avec les redoutables exciseuses et avec les autorités du village. Autre exemple, celui du film burkinabé, *Delwende, lève-toi et marche* (2005) : Pierre Yameogo y met en scène la jeune Pougbila qui, dressée contre son père et contre le Conseil du village, se bat pour faire retrouver son honneur à sa mère, accusée de sorcellerie et chassée du village. Ce faisant, comme si les acteurs de l'histoire humaine étaient en train de changer, Collé et Pougbila prennent leur place dans la galerie de femmes fortes, rebelles, actives, que l'on voit, de plus en plus nombreuses, venir de partout enrichir le cinéma contemporain.

Jean Lods

La religion mise à distance par les femmes

Deux films récents nous présentent des portraits de femmes gardant la religion à distance ou même la rejetant.

QUI A ENVIE D'ÊTRE AIMÉ ?

Claire d'abord, l'épouse d'Antoine dans *Qui a envie d'être aimé* (Anna Giafferi). Elle semble très bien vivre sans rapport au divin. Elle est installée, comme son mari jusque-là et comme leurs amis, dans une forme d'athéisme ou plutôt d'agnosticisme légèrement moqueur à l'égard de certaines formes de religiosité, et méfiant envers toute dérive sectaire. Elle ne comprend tellement pas que son mari puisse avoir un retour vers la religion de son enfance, qu'elle en arrive à penser que c'est une histoire de femme qui le fait s'absenter si régulièrement le soir. Et probablement lui-même sait à quels sarcasmes il s'exposerait en avouant où il va, ce qui le conduit à cacher ses nouvelles 'fréquentations'. Lorsqu'elle découvrira enfin qu'elle n'est pas 'trompée' et qu'Antoine a tout simplement renoué avec Dieu, elle ne se sent nullement attirée par cette conversion ni obligée de le suivre. On comprend qu'une sorte de tolérance mutuelle va s'installer entre eux, aboutissant à ce qu'Antoine décrit avec un certain humour en disant qu'il ira à la messe le dimanche matin pendant qu'elle ira... au marché. Ce qui renvoie à des formes de pratiques religieuses sans prosélytisme ni imposition, à l'entourage et à la famille, de changer radicalement de mode de vie.

LE CHOIX DE LUNA

Pour Luna (dans *Le choix de Luna* de Jasmila Zbanic) la situation est très différente. Lorsque Amar, son mari, se laisse entraîner par un ancien ami dans un retour à l'Islam très fondamentaliste, l'étonnement de Luna est manifeste. Ce qui ne l'empêche pas d'aller voir ce qu'il en est dans ce camp de vacances où on a proposé un 'job' à Amar. Elle y découvre alors que la 'conversion' de son mari peut l'entraîner elle aussi dans une spirale de transformations de son mode de vie : port du voile, obligation de séparation entre hommes et femmes, mariage religieux etc. Son mari ne peut plus s'approcher d'elle physiquement car ce serait péché tant qu'ils ne seront pas mariés religieusement. Les relations avec la famille deviennent tendues lorsque Amar reproche à ses parents de boire de l'alcool et de célébrer de façon païenne les fêtes traditionnelles musulmanes. On voit bien que la conversion d'Amar ne peut pas être vécue seulement intérieurement, mais entraîne des modifications radicales de mode de vie, pour lui et sa famille, sa femme en premier lieu. Luna est alors mise devant ce choix : le suivre complètement ou le quitter. Ce qui renvoie à une conception de la religion vécue de manière envahissante et à des pratiques intransigeantes. Le choix de Luna va être la rupture.

CES FEMMES QUI DÉFENDENT LA RATIONALITÉ

Ces deux récits se situent à la même époque, début du XXI^e siècle, et illustrent des conceptions de la religion très divergentes. Ces récits se situent dans des contextes sociaux différents où la tradition laïque n'a sans doute pas le même poids, d'une part Paris, d'autre part la Bosnie. Mais ce qui les rapproche, c'est que ce sont des hommes qui s'engagent dans le religieux, et des femmes qui s'en dégagent ou le tiennent à distance. Incarnant ainsi, à des siècles de distance, l'attitude d'Hypatie à Alexandrie, telle qu'elle nous est montrée dans *Agora* d'Alejandro Amenabar (cf. dernière page de ce numéro), s'opposant aux fanatismes religieux et défendant la rationalité.

Maguy Chailley



Zrinka Cvitesic dans *Le choix de Luna* de Jasmila Zbanic

Les femmes et les religions



Isis lactans, époque ptolémaïque

LES FEMMES DANS LA BIBLE

La Bible a été écrite dans un contexte patriarcal marqué, pourtant son attention aux figures féminines est remarquable. C'est la tradition ecclésiale qui les a réduites à une part (in)congrue, par le choix des textes pour la lecture liturgique et par la façon de traduire et d'interpréter ces textes¹. Depuis les grandes matriarches jusqu'aux prophétesses - la tradition attribue de façon abusive tous les textes exclusivement à des hommes -, on en parle peu. Par exemple, on connaît bien Josias, le roi qui a institué la réforme deutéronomiste. Or, c'est Hulda qui annonce à Josias la signification du livre trouvé, et le roi se conforme à cette interprétation². Ce récit stylise le bon rapport entre roi et prophét(ess)e et canonise le Deutéronome.

Dans le nouveau Testament, seuls les disciples masculins deviennent apôtres, mais il y avait des femmes dans l'entourage de Jésus. Leur rôle au début du christianisme est important, il s'efface ensuite. Par contre, l'ascension de Marie à une posture quasi-divine - au Moyen Age on n'hésite pas à la nommer 'déesse' - est spectaculaire et témoigne d'un besoin profond d'adorer une figure maternelle, alors que cette attitude est si peu étayée dans les textes bibliques : l'apôtre Paul n'en parle pas, l'évangile de Marc est très critique envers la famille naturelle de Jésus, ce n'est qu'à partir de Mathieu que Marie acquiert une certaine importance ; à l'instar des matriarches pour le peuple d'Israël, elle devient la mère de l'Eglise³, une Eglise qui prend soin d'éliminer toute participation féminine réelle à l'institution.

LES FEMMES ENTRE TRADITION ET RENOUVEAU

Les femmes jouent dans l'histoire le rôle de gardiennes du foyer et des traditions. La 'judaïcité' passe par la mère et on connaît l'importance de la transmission religieuse par les mères en temps de persécution, par exemples chez les marranes en Espagne. Par ailleurs, les femmes sont nombreuses et jouent un rôle important au cours des mouvements émergents (aux premiers temps de l'Eglise, au début du mouvement des vaudois, les béguines du XIIIe siècles⁴). C'est l'institutionnalisation qui les repousse vers la sphère privée.

Si on considère le nombre de femmes et leur rôle comme marqueurs de la force de renouveau d'un mouvement, le nombre relativement petit, par rapport aux possibilités théoriques, de femmes engagées dans la politique ou occupant des postes de direction dans l'économie, voire dans les Eglises et les facultés de théologie, pourrait alors nous indiquer que nous sommes plus proches de l'institutionnalisation (sclérosante ?) que du renouveau. Celui-ci se dessine plutôt dans des films des pays africains et musulmans.

« La femme est l'avenir de l'homme » chantait Jean Ferrat. J'ose espérer que c'est ensemble qu'hommes et femmes construiront un avenir commun pour tous.

« Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme : car tous vous êtes un en Jésus-Christ. »⁵

Waltraud Verlaquet

Un exemple de lecture tendancieuse : La Bible parle plusieurs fois du service des femmes à l'entrée de la tente de rencontre (p.ex. 1 Sam. 22). Il ne s'agit pas là d'une trace d'un ancien culte rendu à la déesse parèdre ou de prostitution sacrée comme le font croire de nombreux commentaires bibliques. Le 'service' de ces femmes est décrit dans le même vocabulaire que celui des lévites. Les 'tablettes-miroir' dont il est question dans ce contexte ne sont pas des objets de luxure, mais, au contraire, des instruments au service de la vision divine.

1/ Irmtraud Fischer : *Des femmes aux prises avec Dieu*, Labor et Fides / Cerf 2008 ; tome 2 : *Des femmes messagères de Dieu*, 2009.

2/ 2 Rois 22, 14.

3/ Cf. Elian Cuvillier, *Qui donc es-tu, Marie ?* éd. du Moulin 1994.

4/ Les cathares aussi, voir « Les héroïnes oubliées du catharisme » de Serge Raffy, dans le *Nouvel Observateur* n°2440, p. 66 : « Chez les chrétiens dissidents, la femme est l'égal de l'homme. Elle a même le pouvoir de ,sauver des âmes'. »

5/ Gal. 3, 28.

Cinéma et réconciliation

Les Rencontres cinématographiques de Notre-Dame de La Salette (Hautes Alpes)

Pour la deuxième année consécutive, se sont tenues, à La Salette, les Rencontres de cinéma, autour du beau thème de 'La Réconciliation'. Le lieu est magnifique, à 1600 m d'altitude, un plateau entouré de montagnes - lieu sacré pour les Catholiques, célébrant l'apparition de la Vierge à deux jeunes et pauvres paysans au milieu du XIX^{ème} siècle.

Quelques bénévoles ont créé l'année dernière l'Association Cinéma Rencontres, afin de bénéficier d'une couverture officielle leur permettant de louer des films (avec paiement des droits de diffusion) et de s'adresser à un large public. La programmation est faite par les intervenants (dont je faisais partie). En principe chacun propose une liste de films relatifs au thème et c'est une commission de l'Association qui vérifie si les films sont disponibles chez les distributeurs.

Le principe recherché était pour cette deuxième édition de présenter des films de genres différents : biopic, drame, animation, science-fiction, policier, western, musical.

Tous les films présentés, dans leur diversité, délivraient des messages de réconciliation :

- *La chevauchée fantastique* (John Ford)
- *Ordet* (Carl Dreyer)
- *La marquise d'O* (Éric Rohmer)
- *Solaris* (Steven Soderbergh)
- *Clean* (Olivier Assayas)
- *Là-haut* (Peter Docter, Bob Peterson)
- *Mon Niki for* (Krystoff Krauze)

Et *Persona non grata* de Krystoff Zanussi, cinéaste polonais réputé, qui était invité d'honneur des Rencontres, permettant des échanges passionnants sur les vicissitudes du cinéma polonais pendant la période communiste, mais aussi sur sa grande vitalité.

J'ai été frappé par la qualité des débats après chaque film, et aussi par la grande cohérence dans les choix. Le thème de réconciliation est en effet très porteur, je crois que les interventions diverses et les questions révélaient une attente, une inquiétude par rapport à notre monde actuel.

Que le cinéma puisse ainsi susciter une réflexion collective sur les problèmes contemporains à la lumière de notre foi dans les valeurs évangéliques est une chose réconfortante. Notre Association Pro-Fil a été plusieurs fois citée lors de ces journées, son appartenance au protestantisme dans une démarche œcuménique a suscité un intérêt réel, et j'en étais très heureux !

Afin de permettre une réflexion plus approfondie sur le 7^{ème} Art, trois ateliers d'analyse d'images étaient proposées au public :

- sur le film *Rêves* d' Akira Kurosawa
- sur *Ordet* et *La marquise d'O*
- sur *Matrix*.

Différents les uns des autres, dans les méthodes et dans les personnalités des animateurs, ces ateliers ont permis un apport instructif et vivant, à la satisfaction générale.

Enfin, *last but not least*, une table ronde a eu lieu

l'avant-dernier jour sur le thème « La réconciliation : parcours personnel et enjeu social », réunissant tous les intervenants et un modérateur. Cela a suscité une réflexion sur les façons de voir les processus de réconciliation illustrés par les films présentés, et cela en fonction des convictions et des engagements respectifs. Le public a été très présent.

De quoi donner des idées pour nos séminaires à Pro-Fil.

L'expérience de ces rencontres va continuer en 2012 : le thème est conservé, mais l'angle d'approche sera la famille.



Maguy Cheung dans *Clean* d'Olivier Assayas

Alain Le Goanvic

Le Cinéma indien

Le cinéma indien est le plus prolifique du monde : de nos jours, avec plus de 1000 films par an (longs métrages de fiction) il produit davantage que l'ensemble Etats-Unis + Europe. Mais combien il est peu connu chez nous... Bollywood, Satyajit Ray ?

Le premier long métrage indien date de 1913 : D.G. Phalke, ayant vu à Bombay une *Vie de Jésus*, alla chercher à Londres caméra et pellicule et tourna le film mythologique *le Roi Harischandra*¹. Dans un pays où représenter les dieux est acte de piété, ce filon prospéra au temps du muet. Mais avec l'arrivée du parlant, qui là-bas chante et danse, le cinéma devint une industrie indienne : auparavant, 85% des films projetés étaient étrangers.

En 1931, le premier 'talkie' *Lumière du Monde*, de Areshir Irani fut un tel succès (un prince et une gitane) que la police dut contenir la foule. En continuité avec la tradition des spectacles de scène, ses 7 chansons inauguraient un trait typique du cinéma indien (avec la longueur) : les '*filmi geet*', 6 à 12 chansons voire plus qui, à 5 minutes pièce, rallongent les films ! Chantées en play-back par une poignée des mêmes spécialistes, quel que soit le personnage (Lata Mangeskhar débuta en 1940 et chante toujours) elles font l'objet dès avant la sortie du film d'un important business. Elles font avancer ou résumer l'histoire, expriment les sentiments (le baiser sur la bouche ne se montre encore qu'à peine), soudent en collectif le clan ou la famille, et servent de contrepoint dramaturgique (le calme avant la tempête).

¹ Les titres originaux des films sont donnés dans l'article sur site.



Pro-Fil

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents
 Cette adhésion comprend l'abonnement à *Vu de Pro-Fil*

Nom	Prénom
Adresse	
suite	
Code Postal	
Téléphone	Mail

Tarifs :

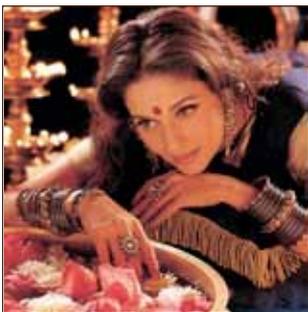
- Individuel : 30 €
- Couple : 40 €
- Réduit : 10 € (pasteur, étudiant, chômeur...)
- Autre : nous consulter
- Soutien : Montant libre

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil
 390 rue de Fontcouverte
 Bâtiment 1
 34070 Montpellier



Découvrir



Madhuri Dixit dans *Devdas*

Le premier succès international du cinéma indien (mention d'honneur à Venise) fut *Seeta* de Devaki Bose, 1934. En 1946, *La ville basse* de Chetan Anand obtint un Grand Prix au festival de Cannes. En 1957 étaient à l'honneur pour le cinéma 'commercial', *Mother India* de Mehboob Khan, finaliste aux Oscars, et pour le cinéma 'parallèle' *L'invaincu* de Satyajit Ray, second film de la *trilogie d'Apu*. Ayant découvert le néo-réalisme, Ray et quelques autres bengalais (G. Dutt, *L'assoiffé* 1957 ; R. Ghatak, *La rivière Subarna* 1962...) se lancèrent dans un cinéma novateur qui essaima durablement dans les autres centres de production.

Car le cinéma indien ne se résume pas à Bollywood (ce terme désigne le cinéma hindi de Bombay=Mumbai). C'en est certes l'élément le plus extraverti, mais il n'a produit en 2009 que 235 films sur près de 1200. Outre Calcutta et Madras (Chennai), le Kerala en particulier a généré quelques très grands noms (G. Aravindan, *Le trône du Capricorne* 1974 ; A. Gopalakrishnan, *Son propre choix* 1972 ; *Le serviteur de Kali* 2002).

Mais le versant 'parallèle' du cinéma indien, élitiste, est plus prisé chez nous que sur place. Avec 15 à 30 millions de spectateurs quotidiens en Inde, les marchés étrangers sont un appoint généralement marginal. Dans un réservoir de plus de 30 000 titres, citons quelques grands succès, que les rééditions DVD rendent désormais plus accessibles.

En 1935, le *Devdas* parlant de P.C. Barua inaugurait une riche dynastie (la sixième version, de S.L. Bhansali, fut projetée à Cannes en 2002). Son sujet, sentiments contre conventions sociales, est souvent utilisé dans une société marquée par l'importance de la famille (la mère, personnage fondamental) et des classes (castes, richesse, pauvreté) : exemple, *La famille indienne*, K. Johar, 2001, typique des films 'masala' (un mélange d'épices) mêlant

comédie, drame, aventures et sujets sociaux (ici, le sort des veuves). La condition féminine est un thème récurrent : *Charulata*, de S. Ray 1964 ; *Quatre femmes*, d'A. Gopalakrishnan, 2002 ; *La Reine bandit* de S. Kappur 1994, histoire vraie d'une enfant abusée, devenue chef de brigands puis femme politique, finalement assassinée en 2001.

Contrastant avec l'étalage de luxe qui est le décor de tant de films (*Style*, de Mehboob 1949 ; *Devdas* ; *La famille indienne*...) la pauvreté est souvent dénoncée : *Le vagabond*, R. Kapoor, 1951 ; la trilogie d'Apu ; *Salaam Bombay !* Mira Nair 1988, finaliste aux Oscars et Caméra d'or à Cannes.

Mughal-e-Azam (K. Asif, 1960) est le modèle des films historiques à grand spectacle, tels *Jodhaa Akbar* (A. Gowariker 2008). Les tensions intercommunautaires ont donné, depuis la partition de 1947, *Vents chauds* de M.S. Sathyu, 1972 ; *La rivière Subarna* ; *Bombay*, M. Ratnam 1995 ; ou le très sensible *Mr & Mme Lyer*, A. Sen 2002. Enfin, on ne peut taire *Braises* (R. Sippy 1975, record de recettes) premier western 'masala' qui mobilisa une pléiade de vedettes.

Car il faut conclure sur le culte voué aux 'dieux vivants', les acteurs et actrices. Les Etats-Unis ont eu certes Reagan et Schwarzy, mais depuis l'indépendance, une quarantaine de personnalités du cinéma ont fait en Inde une carrière politique de dimension nationale, et le Tamil Nadu (72 millions d'habitants) fut depuis 1967 dirigé, en alternance mais sans interruption, par un acteur, une actrice et deux scénaristes.

Jacques Vercueil

Consultez
la version
longue
sur le site



Bulletin d'abonnement à *Vu de Pro-Fil*. 1 an = 4 numéros (pour les adhésions, voir page 17)

Nom	Prénom
Adresse	
suite	
Code Postal	
Téléphone	Mail

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil* je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :

Pro-Fil
390 rue de Fontcouverte
Bâtiment 1
34070 Montpellier



Date :

Signature :

DERRIÈRE LA CAMERA

Pour prolonger l'excellent week-end des 2-3 avril consacrés aux « Métiers du Cinéma » quelques profiliens montpelliérains ont pu découvrir le 25 Juin un documentaire passionnant. Alternant avec deux extraits du 'vrai' film de Bergman Fanny et Alexandre, ils ont vu comment, dans le détail, le réalisateur, son chef-opérateur et ses techniciens (lumières, sons,décors) avaient tourné quelques séquences de cette œuvre célèbre. Une expérience rare !
Jean DOMON

PRÉSENCE PROTESTANTE sur FRANCE 2



Dimanche 16 octobre
de 10 à 11h00

« LA 'PASTOURELLE'
QUAND DIEU APPELLE LES FEMMES »

Un documentaire de Marjolaine Dorne
et Marc Chailleby



Les + sur le site : www.pro-fil-online.fr

- Réflexion sur la réflexion de Jean Lods
- Les pages des jurys œcuméniques de Zlin, Erevan, Karlovy Vary (avec un rapport plus détaillé), Munich et Locarno
- Vidéo de l'interview avec Olivier Père (lien sur la page « Locarno »)
- Les fiches des films du Festival international du documentaire de Marseille, par Nicole et Jacques Vercueil
- Une version longue de l'article de Jacques Vercueil sur le cinéma indien.

Parmi les sorties DVD :

- 07 sept. : *Le bel âge* de Laurent Perreau
- 09 sept. : *La solitude des nombres premiers* de S.Costanzo
- 21 sept. : *La Conquête* de Xavier Durringer
- 21 sept. : *Tomboy* de Céline Sciamma
- 27 sept. : *Biutiful* de Alejandro González Inárritu
- 12 oct. : *The Tree of Life* de Terrence Malick
- 19 oct. : *Minuit à Paris* de Woody Allen
- 1er déc. : *Ni à vendre ni à louer* de Pascal Rabaté

les sorties EN SALLE :

Cet automne, surveillez la sortie des films suivants que nous avons remarqués à Cannes :

- 12 OCTOBRE : *The artist* (1h40, muet, N&B) de M. Hazanavicius avec Jean Dujardin, prix d'interprétation masculine.
- 19 OCTOBRE : *Polisse* (2h14) de Maiïwenn avec Karin Viard, Marina Foïs, Joey Starr
- et *Hors Satan* (1h50) de Bruno Dumont avec David Dewaele, Alexandra Lematre
- 26 OCTOBRE : *Les Géants* (Belgique, 1h25) de B.Lanners
- 2 novembre : *La source des femmes* de Radu Mihaileanu (2h15) avec Leïla Bekhti
- 16 NOVEMBRE : *Les Neiges du Kilimandjaro* de Robert Guediguian (1h30) avec Ariane Ascaride, Gérard Meylan, Jean-Pierre Darroussin
- 7 DÉCEMBRE : *17 filles* de Delphine et Muriel Coulin (1h30) avec Louise Grinberg
- 21 DÉCEMBRE : *Le Havre* de Aki Kaurismaki (France et Finlande, 1h43) avec André Wilms, Kati Outinen, Jean-Pierre Darroussin

séminaire pro-fil :

les 24 et 25 septembre

Centre Azur à Sanary (83)

«La musique et les musiciens témoins de leur temps»

Réforme
L'actualité, la société...
Qu'en disent les protestants ?

Découvrez le nouveau site de Réforme

Le journal de référence du protestantisme

ACCÉDEZ AU SITE
www.reforme.net

Découvrez la page Pro-Fil sur le site de Réforme

CRÉDITS PHOTOS

p.2 : © Wild Bunch Distribution

p.4 : © Christine Plenus

p.5 : source : FID

p.6 : source : Festival du film de La Rochelle / source : Europolis

© ARP Sélection

p.7 : source KVIFF / © W. Verlaguet

p.8 : © ARP Sélection

p.10 : © Rudy Bou Chebe

p.11 : source : Wikimedia, DP

p.12 : © Collection Christophe L.

p.13 : source : Les films du paradoxe

p.14 : © Diaphana Distribution

p.15 : musée des beaux-arts de Lyon, DP

p.16 : © ARP Sélection

p.17 : source : <http://histgeo.ac-aix-marseille.fr/carto/index.htm>

p.18 : © Diaphana

p.19 : source : Présence protestante

p.20 : © Mars Distribution



Espagne, Etats Unis 2009

Durée : 2h21

Scénario et Réalisation

Alejandro Amenabar

Mateo Gil

Interprétation

Rachel Weisz

Max Minghella

Oscar Isaac

Ashraf Barhom

Michael Lonsdale

L'AUTEUR :

Alejandro Amenabar est né en 1972 à Santiago du Chili. Il étudie le journalisme (section image et son) à l'université de Madrid où il vit depuis 1994. Il réalise des courts métrages à partir de 1991 et travaille en outre comme caméraman, monteur et compositeur pour plusieurs courts métrages vidéos. *Resis* dont il signe le scénario, la mise en scène et la musique, a reçu de nombreux prix dont celui du public au festival d'Annecy en 1996. Il réalise ensuite *Abre los ojos* (1997), *Les autres* (2001) et *Mar Adentro* (2004).

RÉSUMÉ :

IV° siècle après Jésus-Christ. L'Egypte est sous domination romaine. A Alexandrie, la révolte des chrétiens gronde.

Réfugiée dans la grande bibliothèque, désormais menacée par la colère des insurgés, la brillante astronome Hypatie tente de préserver les connaissances accumulées depuis des siècles, avec l'aide de ses disciples. Parmi eux, deux hommes se disputent l'amour d'Hypatie : Oreste et le jeune esclave Davus, déchiré entre ses sentiments et la perspective d'être affranchi s'il accepte de rejoindre les chrétiens de plus en plus puissants.

ANALYSE :

Film féministe ? *Peplum* philosophique ? Dénonciation du fanatisme religieux ? *Agora* est tout cela à la fois, tourné avec de gros moyens et une mise en scène 'pharaonique' (on est à Alexandrie...). Les amateurs de 'grand spectacle' seront servis.

La figure d'Hypatie est particulièrement intéressante : cette jeune femme, astronome et philosophe, enseigne dans la bibliothèque d'Alexandrie à de jeunes hommes (libres mais aussi esclaves) avides de connaître et fascinés par elle. Elle a choisi de se consacrer à la philosophie et à la science et de n'appartenir à aucun homme.

Nous voyons comment, peu à peu, le fanatisme religieux va chercher à la discrediter aux yeux de ses disciples et la fait condamner comme sorcière, elle qui, pourtant, exhorte à la tolérance et à l'égalité. Ce film montre successivement les païens, puis les juifs et enfin les chrétiens, succomber aux pièges mortels de l'intolérance par rapport aux autres croyances. Alternent des scènes intimistes dans le cénacle des astronomes philosophes et des scènes de foule lors des affrontements entre communautés. Tous ces événements supposent, pour être bien compris, un sérieux bagage en histoire des religions, même si beaucoup d'entre eux peuvent aisément être décontextualisés et référés à des événements d'actualité... Il faut espérer que la mise en scène, prodigue en effets visuels grandioses (Alexandrie vue du ciel avec tantôt zoom avant, tantôt zoom arrière ; scènes de foules déchaînées...) ne fera pas écran au message de dénonciation de l'intolérance dont ce film est porteur.

Maguy Chailley



Rachel Weisz dans *Agora* d'Alejandro Amenábar

Dans le cadre d'une collaboration avec le site *protestants.org*, des membres de Pro-Fil rédigent des fiches sur des films nouveaux. Ce site affiche les fiches les plus récentes, mais vous trouverez sur *pro-fil-online.fr* toutes celles produites depuis le début de cette collaboration.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis VdP 8 : The Tree of Life (Terrence Malick) – Une séparation (Asghar Farhadi) – Le gamin au vélo (Jean-Pierre et Luc Dardenne) – La dernière piste (Kelly Reichardt) – Pater (Alain Cavalier) – Blue Valentine (Derek Cianfrance) – Minuit à Paris (Woody Allen) – Omar m'a tuer (Roschdy Zem) – Les deux chevaux de Gengis Khan (Byambasuren Davaa) – La balade sauvage (Terrence Malick) – Les contes de la nuit (Michel Ocelot) – Lourdes (Jessica Hausner) – This must be the place (Paolo Sorrentino)